

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou des ayants cause, constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE

ET

LA FILLE DU VENT

Christian Moriat

CHAPITRE 1

UNE BONNE NOUVELLE

– Lhormeux ! Tu es nommé à Lhormeux.

C'est ma mère. Enveloppe bulle pointée en l'air, elle vient d'ouvrir la porte de ma chambre pour m'annoncer la nouvelle, alors que je suis en train de me morfondre dans mon lit. Quelle surprise ! Franchement, cette lettre de l'Inspection Académique, je n'y croyais plus. Il ne se passait pas un matin, sans que je ne guette le facteur ! Lequel, mis dans la confidence, n'avait de cesse de répéter : « Rien pour toi, aujourd'hui, jeune homme »... « Rien ! »... « Toujours rien ».

À la fin, j'étais tellement dégoûté que je ne me déplaçais même plus. Idem pour maman – laquelle est si heureuse de me l'apporter ce matin que, sous la poussée, cette bon sang de porte est revenue sur elle, après avoir violemment heurté la butée. Encore un peu et, dans sa précipitation, elle se blessait au front.

Ah, ce courrier ! Je ne compte pas les fois où j'ai rabâché la rengaine du « Jamais-ils-ne-voudront-de-moi-dans-l'Éducation-Nationale ». Suivi de l'éternel « Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire ? » Car, je n'ai plus du tout envie de continuer mes études.

C'est vrai qu'à la fac, j'en connais qui se complaisent à endosser le costume de « l'éternel étudiant », et à le garder jusqu'à ad vitam æternam. Puis qui s'en vantent. Tel n'est pas mon cas. J'ai assez donné.

Bref ! À force, je finissais par devenir pénible pour mon entourage. Et plus nous approchions de la rentrée, plus mes espoirs fondaient comme neige eu soleil et plus je déprimais. Seul mon père faisait preuve d'optimisme en affirmant que si je devais avoir une réponse, ce serait dans les tous derniers moments, parce que, dans l'administration, on n'est jamais pressés. « Ce sont des fonctionnaires, me répétait-il. Faut pas les bousculer. »

Comme il avait raison !

Il est temps. La rentrée a lieu dans cinq jours !

Enfin ! Je suis admis dans le vénérable corps des enseignants. Mon rêve ! Cette lettre, il va falloir l'encadrer. Pensez ! Mon premier poste ! Vite ! Vite ! Je referme immédiatement le roman que j'étais en train de lire – *Les Blés* de Roger Bordier ; et celui-là, croyez-moi, je m'en souviendrai toute ma vie, car il sera à jamais le témoin d'un jour à marquer d'une pierre blanche –, après y avoir glissé un signet pour marquer l'endroit où je me suis arrêté.

Avec quelle fébrilité j'extrais l'avis de nomination de l'enveloppe, que ma mère n'a pas pu s'empêcher d'ouvrir ; laquelle, en cas de refus, avait souhaité m'y préparer – c'est du moins ce qu'après coup, elle m'avouera, en s'excusant –. Ce qui n'aurait pas été un scandale, vu que, m'étant arrêté avant la licence, je n'avais pour tout examen qu'un DUEL¹ d'histoire-géo.

Il est vrai que nous sommes en septembre. Et que deux mois d'attente, c'est bien long. Surtout quand on est en vacances. Car on a le temps de ruminer. Mais, c'est le lot de tous ces postulants, qui, comme moi, n'ont pas suivi le cursus classique de l'école normale. Ils passent après le mouvement². Et n'ont droit qu'à des restes. Autrement dit, aux postes dont personne ne veut ou, avec un peu de chance, à ceux qui viennent tout juste d'être créés et qui, de ce fait, arrivent trop tard pour figurer sur la liste des postes à demander. Mais, lorsque l'on débute, on ne le sait pas.

Vite ! Vite ! L'avis de nomination. J'en tremble...

Tout d'abord, je ne vois rien, car, quand on veut lire ce qui vous intéresse, on est si ému qu'on a tendance à lire en diagonale. Enfin, après m'être calmé...

*Ministère de l'Éducation Nationale
Académie de Reims
4ème Bureau*

Le recteur de l'Académie

Arrêté :

Monsieur Blin Gérard, Instituteur remplaçant, est nommé à titre précaire et sous réserve de remplir les conditions d'aptitude physique exigées, en qualité d'Instituteur délégué rectoral, affecté au poste suivant : Lhormeux (Classe unique) à dater de la date d'installation, jusqu'à la fin de l'année scolaire au plus tard.

Fait le 9 septembre 1 970... etc...etc...

Je n'en reviens pas. À telle enseigne qu'une relecture s'impose...

Non... ma mère et moi, nous ne sommes pas trompés... Lhormeux ! Quelle joie ! Combien ce mot me semble doux. Lhormeux ! Comme il sonne bien, avec ce « e » grave, placé tout au bout... Lhormeux ! Avec sa racine arboricole... qui évoque l'orme et, par analogie, la forêt. Quand au « meuh ! », il suggère sans conteste, le cri des bêtes à cornes dans les prés.

Bref ! Un nom qui sent bon la campagne.

C'est la concrétisation de mes rêves les plus fous. Entrer dans l'enseignement ! Passer ma vie au contact des enfants ! Participer à leur éveil. Leur apprendre à lire, à écrire, à compter... Bref ! Leur inculquer les mille et une petites choses qu'on doit apprendre avant d'aborder l'adolescence qui prépare l'âge adulte. Quelle responsabilité !

Ainsi, de la section enfantine au CM2 – ce qui me concerne au premier chef, puisque je vais avoir la responsabilité d'une classe à plusieurs niveaux –, vais-je les aider à grandir, pour, enfin, les préparer à l'épreuve du passage en sixième.

Même si l'Inspection tient à rappeler la précarité de ma situation, mon avenir est plein

1. Diplôme universitaire correspondant au DEUG.

2. D'une manière générale, le mouvement des enseignants tente de répondre aux vœux des instituteurs désireux de changer d'affectation selon leur convenance, en fonction des postes vacants ou susceptibles de l'être. Les enseignants qui, à l'issue de cette phase, n'obtiennent pas d'affectation à titre définitif ou les « petits nouveaux » comme Gérard Blin, le héros de notre histoire – qui répond, selon les termes utilisés, au titre à la fois pompeux et dévalorisant d'*Instituteur remplaçant, délégué rectoral, affecté à titre précaire* –, peuvent être affectés à titre provisoire sur des postes encore non pourvus.

de promesses. Je suis à l'amorce d'un chemin au bout duquel luit un soleil flamboyant.

Une classe unique ! Peu importe, quelle que soit la tâche, moi qui n'ai pas eu le courage d'aller au bout de mes études pour décrocher une licence, je suis comblé.

Après la perte de mon frère, victime d'un accident de la route, le bonheur, vient, enfin, d'entrer dans la maison. Un peu comme si la vie cherchait à compenser la perte de l'être cher.

Cette bonne nouvelle réjouit mon père. Avec, néanmoins pour ma mère, des sentiments plus mitigés ; cette dernière étant partagée entre l'idée de me voir casé – souci permanent de tous les parents – et la tristesse de me voir partir.

Par la suite, il ne me restera plus qu'à passer mon examen pour obtenir ma titularisation, ce qui, après deux années de faculté, ne doit pas être insurmontable.

Vite ! Vite ! Ma chemise, mon chandail, mon pantalon... Je descends à la cuisine en quatrième vitesse afin de prendre mon petit déjeuner.

– Que comptes-tu faire ? demande papa, heureux pour moi.

– Je vais me rendre sur place. Si tu veux bien me prêter ta 403.

– Lhormeux... Sais-tu au moins où cela se trouve ?

– Personnellement, je n'y ai jamais mis les pieds

– Moi non plus.

Vite ! Le calendrier des postes :

L...L...L... Voyons voir... Lagesse, Lavau, Laubressel ... Plus loin... Lesmont, Lévigny... Lignol... trop loin... Lhormeux... J'y suis. Lhormeux...

C'est de l'autre côté de Brébans. Non loin de Chaource et d'Ervy-Le-Châtel. Dans la Forêt de L'Abbesse.

– Ce n'est pas la porte d'à côté, soupire maman.

– Une cinquantaine de kilomètres. Guère plus.

– Ça fait beaucoup.

L'almanach du facteur indique : *Lhormeux... trois cent seize habitants.*

– C'est un trou... Tu connaissais ça, toi, Maurice ?

– Pas du tout.

– Ça ne te dérange pas que ton fils aille si loin ?

– C'est déjà beau qu'il ait un poste ! Il y en a tant qui n'en ont pas.

Une fois de plus, ma mère est inquiète. D'autant plus qu'étant le petit dernier de la couvée, elle n'a plus que moi.

Mes sœurs aînées sont mariées. Elles ont quitté le département depuis longtemps pour suivre leur mari. L'une est à Reims et travaille aux PTT. L'autre est assistante sociale à Chaumont, en Haute-Marne.

Quant à mon frère, comme je viens de le signaler, il a été accidenté, l'année dernière, du côté de Kaiserslautern, en Allemagne, sur la route des vacances, alors que j'étais en plein examen. Il se rendait en Suède avec des collègues de l'équipe de radiothérapie de l'hôpital de Metz – c'était son métier –. Comme il était indépendant de nature, qu'il aimait conduire et qu'il adorait la vitesse, il a voulu prendre sa voiture – un biplace de sport, décapotable –. Bilan : sa passagère et lui se sont encastrés à l'arrière d'un camion... qui, fatalement, roulait plus lentement. Même que celui-ci les a traînés sur plusieurs centaines de mètres. Vu que le chauffeur ne s'était rendu compte de rien.

C'étaient des automobilistes qui lui avaient fait signe de s'arrêter. Ce qu'il a fait. Malheureusement, il était trop tard. Je ne vous décris pas l'état de mes parents, quand les gendarmes sont venus à la maison, pour leur annoncer la nouvelle... Lui, qui les avait quittés le matin même, en parfaite santé. Ils ont eu du mal à y croire.

Mon frère voulait voir le soleil de minuit ! C'est ce qu'il nous avait répété, avant son départ, des étoiles plein les yeux. Hélas ! Un autre soleil, noir celui-là, l'attendait, un beau matin, au détour d'une autoroute allemande.

Malgré tout, dorénavant, malgré leur chagrin, mon père et ma mère vont devoir composer avec une vie à deux. Puisque je pars. Indubitablement, je vais laisser un grand vide derrière moi.

– Ne vous faites pas de bile. Je reviendrai le week-end.

Soupir d'une mère, partagée, comme je l'ai dit, entre tristesse et soulagement, raclement de gorge d'un père, qui peine à contenir son émotion, le tout à peine troublé par le tic-tac en pointillés d'une horloge murale, qui se retient d'annoncer l'heure – le carillon Westminster, dont il est doté, ne se prêtant pas à la circonstance.

Quant à moi, tout à mon égoïsme, tout à ma joie et à mon excitation, j'avale mon bol de café, plus que je ne le bois.

Un ange passe...

L'atmosphère tranche étrangement avec l'entrée triomphale de maman, tout à l'heure, dans ma chambre. Ils viennent brutalement de prendre conscience de mon absence future. Car, comme ils l'avaient déclaré, il y a peu, aux voisins : « Maintenant, on n'a plus que lui ». Lesquels avaient répondu : « Ce sera votre bâton de vieillesse ». Or, j'allais les quitter pour faire ma vie.

– Une fois rendu sur place, l'auto, tu comptes la garder avec toi ?

Je n'y avais pas songé. Mais comment faire ?

Lhormeux est un trou qu'aucun autocar ne dessert. Quant aux trains, la SNCF a oublié d'y poser ses rails.

Par contre, si je monopolise leur voiture, ils vont être condamnés à rester chez eux. Et quand on a des parents âgés, qui ont, comme maman, des difficultés à marcher et qui habitent un petit chef-lieu de canton de deux mille habitants comme Vendeuvre, ils ne vont plus pouvoir se déplacer. D'autant plus que nous habitons loin du centre bourg. Comment faire ?

Certes, sur place, il y a des médecins, des pharmaciens, des commerces ; mais s'il fallait qu'ils se rendent à Troyes pour des ennuis de santé, ils ne le pourraient pas.

– Ne compte pas sur nous pour t'aider à acheter une auto, s'empresse de dire maman. On a prêté de l'argent à ton frère pour qu'il ait la sienne. Tu vois où cela l'a mené.
– Voici la carte grise, coupe mon père. La voiture, je te la prête pour aujourd'hui. Et pour la rentrée. Après, il faudra trouver une solution. On ne peut pas rester sans auto.
– Merci.
Un coup de peigne...mes chaussures... ma veste...
– Je reviens. Je n'en ai pas pour long. Je file chez nos cousins. Pour leur faire part de mon affectation.

CHAPITRE 2

DES AVIS MITIGÉS

– Lhormeux ! Je suis nommé à Lhormeux ! lancé-je triomphalement à Jacques et Josiane, mes cousins, après les avoir salués... En classe unique !

Je leur devais cette visite, car ces derniers, tous deux instituteurs à Vendevre, m'avaient donné la marche à suivre pour entrer dans l'Éducation Nationale, puis ils m'avaient également confié l'inventaire des postes susceptibles d'être vacants. Puisque, étant eux-mêmes titulaires, et résidant à Vendevre, il n'y avait pas lieu, pour eux, de changer.

Cette liste qu'ils m'avaient prêtée, c'était simplement pour me donner une idée, car, étant débutant, et non titulaire, puisque n'étant pas passé par l'École Normale, je n'avais pas de prétentions à formuler. Je devais donc me contenter d'aller là où on me demanderait d'aller, à condition toutefois, d'être accepté. C'est la raison pour laquelle, avec leur aide, je m'étais contenté de faire acte de candidature auprès de l'Inspection Académique, car, après la guerre d'Algérie, il y avait des postes non pourvus. Alors, autant essayer de postuler. On ne sait jamais. C'est ce que j'avais fait.

Quoi qu'il en soit, qu'est-ce que j'avais pu rêver à la lecture de ce répertoire ! Une maternelle... ? Surtout pas. Une CPPN ? Une transition... ? Encore moins. Mais une bonne classe de CM2 ou de CM1 m'aurait tellement plu.

Voilà ce que, finalement, je m'étais souhaité. Un CM2 dans une petite école de village. Je m'y voyais déjà. Révolutionnant la pédagogie, entre tableau et bureau. Le bonheur suprême, quoi !

Enfant de la campagne, amoureux de la forêt et des champs, je m'imaginai mal dans une ville comme Troyes, Romilly ou même Bar-sur-Aube.

Par contre, un humble village, loin de tout et coupé du monde puis traversé par une petite rivière – important, pour moi, qui ne conçois pas une commune sans un cours d'eau – me conviendrait parfaitement. Avec un logement de fonction bien à moi, et meublé à mon goût, moi qui ai tou-

jours habité chez mes parents, sauf, bien entendu, lorsque j'étais étudiant à Reims. Et encore, j'étais logé chez l'habitant.

J'idéalisais ce poste comme si c'était la huitième merveille du monde.

Finalement, je voulais un village, je l'ai eu. Mais, malheureusement pas la classe souhaitée. Malgré tout, je faisais contre fortune bon cœur. Comme disait mon père, j'avais « un pied dans la carrière ». C'était l'essentiel.

Cette visite, je la devais donc bien à mes cousins ; lesquels étaient impatients de connaître mon affectation. Or, contre toute attente, et après les avoir informés sur ma future destination avec beaucoup d'enthousiasme – témoin, mon arrivée tonitruante chez eux –, ces derniers ont un avis beaucoup plus nuancé.

– Avoir été retenu, c'est une bonne chose, me fait remarquer ma cousine, d'emblée. Même si cette affectation intervient quelques jours seulement avant la rentrée. Ce qui te laisse peu de marge pour te préparer. Or, tout le monde n'a pas cette chance. Malgré tout, une classe unique, c'est six niveaux. Comment vas-tu t'en sortir, toi qui n'as jamais enseigné ? Cela demande une organisation très rigoureuse. Sans compter toutes les préparations que tu vas avoir à faire!

Elle en profite pour me prodiguer quelques conseils, comme regrouper, par exemple, les cours deux par deux – la section infantine avec le CP, les cours élémentaires entre eux et les cours moyens ensemble.

Ce qui ne me fait plus que trois niveaux. Ce que je ne manque pas de le lui faire remarquer.

– Sauf que c'est la théorie, tempère son mari. En pratique, c'est plus difficile à appliquer. Surtout la première année. Tes nuits vont être courtes.

Ensuite, ce dernier d'expliquer, avec beaucoup de précaution pour ne pas m'angoïsser, que le poste qu'on m'a confié ne doit rien au hasard. S'il est vacant, ce n'est pas parce qu'il vient juste d'être créé – d'ailleurs il figure bien sur la liste du mouvement –, c'est parce que personne n'en veut. Car, d'après ce qu'il a entendu, Lhormeux a la fâcheuse réputation d'être « un pays à histoires ».

Finalement, d'après ce qu'il me dit, je dois en conclure que ma nomination est un cadeau empoisonné.

Bref ! D'après ce que je comprends, il s'agit d'un village de peu d'importance, implanté au milieu de nulle part, et qui vit essentiellement replié sur lui-même, avec une population qui ne se renouvelle pas. La faute à une municipalité peu encline à créer un lotissement, comme c'est la pratique dans pas mal de communes qui se battent pour ne pas mourir. Est-ce par manque de dynamisme ? Ou est-ce une volonté délibérée de la part du maire qui craint une arrivée massive d'étrangers ? Toujours est-il que, contrairement à ses collègues, Félix Piquet, puisque c'est le nom du maire, ne cherche pas à attirer de nouvelles entreprises. C'est donc une commune sans avenir. Et qui, bientôt, sera sans élèves. Donc, sans école. Même que l'Inspection a déjà fermé une classe, il y a peu. Alors qu'autrefois, il y en avait deux.

D'autre part, dans ce type de commune, à force de vivre en cercle fermé, cela entraîne de fâcheuses conséquences, comme les mariages consanguins, par exemple ; ce qui donne des enfants débiles. En outre, et comme si cela ne suffit pas, il s'agit d'un « pays peuplé pour les trois-quarts de témoins de Jéhovah. » Lesquels ne font pas bon ménage avec les catholiques.

– Ah ! conclut mon cousin. Avec tout ce qui se passe à Lhormeux, il y a de quoi faire un roman.

– N'exagère pas ! Les trois-quarts, pff ! proteste Josiane, en secouant négativement la tête. Tu connais les sentiments de Jacques, à l'égard de la religion !

Comme c'est la première fois que j'entends parler de « cette chapelle », je demande des explications :

– Les Témoins de Jéhovah, c'est une secte pseudo religieuse. Lebon, l'instituteur qui t'a précédé, a le malheur d'en faire partie. Même qu'il organise des offices dans sa classe, le soir. « Des messes noires », comme les appellent ses collègues. Comme de bien entendu, il a été dénoncé par l'autre clan, c'est la raison pour laquelle il a dû quitter son poste. Ce sont les suites d'une véritable guerre de religion, en quelque sorte.

– C'est ce que les gens ont raconté, intervient sa femme. Tu n'étais pas là pour le voir. J'imagine mal Lebon, que j'ai rencontré à plusieurs reprises lors de journées pédagogiques, déguisé en grand prêtre. Quant à son épouse, qui est d'une gentillesse remarquable, je la vois mal en gardienne du temple.

– Juste une façade pour attirer les faibles d'esprit, corrige son époux. Et comme Gérard est jeune dans le métier, il convient de le mettre en garde. Parce que, et tu le sais très bien, quand on est instituteur, on n'a pas seulement les enfants à se coltiner, mais on a aussi les parents .

– Ils sont dangereux, les Lebon ?

– Ils font du prosélytisme. Ce qui est très mal vu par le reste de la population.

Sa femme d'intervenir une nouvelle fois :

– Ne l'écoute pas ! Quant à toi, Jacques, arrête donc de lui faire peur. S'il ne s'en mêle pas, il ne lui arrivera rien.

– C'est qu'ils sont malins, insiste-t-il. Surtout, ne te laisse pas embobiner.

Me voilà prévenu. Je suis tombé dans un coupe-gorge.

– En plus, le maire est tueur de cochons... Alors, avec ça...

Et Josiane de s'esclaffer.

– C'est son métier ? demandé-je, étonné.

– C'est son métier.

Mon Dieu ! Mon Dieu ! Où suis-je tombé ?

J'imagine le premier magistrat de la commune m'accueillant, couteau entre les dents !

– Mais non. Mais non, tu verras. Ça se passera bien! Le tout, c'est de ne pas te faire remarquer, me rassure encore ma cousine. C'est la meilleure façon de ne pas prêter le flanc aux ragots et autres cancans de villages, qui empoisonnent souvent la vie des instituteurs dans les petits villages.

– Courage ! conclut son mari, avec malice. Mais, si j'ai un conseil à te donner : évite de fréquenter les Lebon.

CHAPITRE 3

EN ROUTE POUR LHORMEUX

Thieffrain...Magnant... les vertigineux virages des Ormes, à l'entrée de Bar-sur-Seine...– prudence, descente, ralentir ! – le vieux moulin à pans de bois ouvert aux quatre vents ... le carrefour,

les feux tricolores, puis direction Chaource... la longue montée... le chemin qui conduit à la chapelle de Notre-Dame-du-Chêne, à gauche... le village d'Avaleur et sa chapelle templière ... Lantages et sa pierre scellée à la terrasse de la mairie, portant l'inscription suivante :

« Cornu, cornard ou cornichon

Qui passe parmy cette rue

N'y passe que tête nue

Pour se choisir un capuchon »

– Ce qui fait sourire mon père –.

– Je peux venir avec toi ? m'avait-il demandé hier soir.

– Pourquoi ? Tu as peur que j'abîme ta voiture ?

– J'aimerais savoir où tu vas aller te fourrer.

C'est la raison pour laquelle, il m'accompagne aujourd'hui.

Fonce ma 403 sur la route, qui écarte les paysages. D'un côté, les prés où paissent des troupeaux de vaches ; lesquelles profitent des derniers beaux jours, avant de prendre leur quartier d'hiver, dans l'obscurité d'une étable. – ne sommes-nous pas au pays du fromage¹ ? –. De l'autre, quelques feuillus plus tout à fait verts ; l'automne ne va pas tarder à tremper la forêt, dans ses bains de cuivre.

Fonce ma 403... Fonce...

Je suis partagé entre deux sentiments – la crainte et l'espoir –. Finalement, j'aurais mieux fait de ne pas me rendre chez mes cousins. Cela m'aurait évité d'avoir des idées préconçues.

Après tout, à quoi bon dramatiser ? Une fois sur place, j'aurais tout loisir de me faire une opinion. Vivons l'instant présent.

Pour le moment, il fait beau. Le ciel est d'azur. À travers la vitre entrouverte, un air frais me caresse le visage.

– Doucement, dit mon père.

Je suis si pressé d'arriver que j'ai tendance à appuyer sur l'accélérateur.

1. Le Chaource est une pâte molle, fabriqué à partir du lait de vache. Il est reconnaissable à sa croûte blanche légèrement salée et présente des arômes de crème et de champignon, Il est produit en champagne humide, région à cheval entre les départements de l'Aube et de l'Yonne.

Désormais, et après avoir pris le parti de mettre mes a priori en veilleuse, l'allégresse est de mise, car, quoi qu'il puisse m'arriver, chemin faisant, je me fais une raison : les Lhormois ne vont pas me manger. C'est sûr.

Aussi est-ce le cœur débordant de foi et d'espérance, que je vole vers mon destin, bien décidé à remplir le plus correctement possible la confiance que l'Inspection m'a accordée. Ce qui me conforte dans cette idée, c'est que j'ai des atouts : non seulement je suis un « bûcheur impénitent », mais je suis également à l'écoute des autres et notamment des enfants, auprès desquels j'exerce un réel magnétisme. Comédien et magicien amateurs, jongleur à mes heures, conteur dans l'âme, puis chanteur et joueur de guitare, j'ai des loisirs que je compte bien mettre à profit pour séduire mes futurs élèves.

Finalement, et malgré les mises en garde de mes cousins, je n'ai qu'à bien faire mon travail et le reste suivra. Quant aux questions religieuses, même si ma mère est très pieuse, ce qui l'a beaucoup soutenu lors du décès accidentel de mon frère, je ne risque pas de m'en mêler. Vu que le sujet m'indiffère complètement.

Une nouvelle aventure commence et j'ai la ferme intention de la mener à bien. Puis, comme les conseillers ne sont pas les payeurs, tout devrait bien se passer. C'est ce que je m'évertue à me répéter.

Je vais construire « mon école à moi ». Et lorsque, à la fin de l'année scolaire, sonnera l'heure de mon départ, puisque je ne suis nommé qu' à titre *précaire* , nulle doute que je vais m'efforcer de laisser derrière moi un bon souvenir. Enfin... je l'espère.

Ensuite, je vais découvrir des personnes que je ne connaissais pas et avec lesquels je vais sympathiser. Parce que j'ai le sens du contact.

Puis, me faisant aimer des enfants, automatiquement, je devrais me faire apprécier des parents...puis du village tout entier ; lequel finira bien par m'adopter. Car, s'il est nécessaire d'aimer pour entreprendre, on n'arrive à rien sans être aimé en retour. Ce sont les conditions sine qua non de la réussite.

Tel est mon credo.

Je placote, je placote¹, mais, sans m'en rendre compte, je viens de quitter Chaource, son église, sa crèche médiévale et sa célèbre mise au tombeau... Au-delà, je voyage à l'estime, car je suis en territoire inconnu.

Maintenant, je suis en pleine forêt. Bizarre ! Est-ce que je ne me serais pas trompé ? Mon père, qui tient la carte me fait signe que non. Pourtant, cela nous fait tout drôle. Il fait plus sombre et les branches, au-dessus de la chaussée, dessinent une voûte, qui laisse à peine filtrer les rayons du soleil. En outre, la chaussée est si étroite, qu'elle autorise difficilement le croisement d'avec un autre véhicule. Pourvu que derrière le virage qui s'annonce, il n'y ait pas un camion ou un tracteur ! Sinon, je me demande comment je vais pouvoir passer...

Ouf ! C'est bon. Il n'y a personne. « Un village implanté au milieu de nulle part », m'avait dit Jacques. Je confirme.

Malgré tout, je ne suis pas démoralisé pour autant, vu que c'est ce que je m'étais souhaité...

Pouh ! Que d'arbres ! Que d'arbres ! C'est une véritable jungle !

Que font donc les employés des Eaux et forêts ? Bientôt les bois vont dévorer la route et pour atteindre le village, il faudra tailler son chemin à coups de machettes, à l'instar d'un

1. Bavarder, potiner.

Raymond Maufrais, l'aventurier toulonnais disparu dans l'enfer vert de la Guyane. Cela devient angoissant.

Brrr ! Il ne doit pas faire bon tomber en panne ici, en pleine nuit. En outre, la région doit être bougrement giboyeuse, même qu'autrefois, il devait certainement y avoir des loups...

Ce n'est pas possible. Où sommes nous ?

J'éprouve la vague impression d'être dans un autre monde. Ce n'est pas la forêt de Brocéliande, mais c'est tout comme. On verrait surgir l'Enchanteur Merlin que nous n'en serions pas autrement étonnés.

Ah ! Une patte-d'oie avec des panneaux... Je ralentis.. « *Lhormeux six kilomètres* ». Victoire ! Nous sommes dans la bonne direction.

Allons ! Encore un petit effort... Tiens ! Qu'est-ce que je disais ! Un chevreuil vient de filer sous notre nez... suivi d'un second. Prudence... Ces animaux-là sont comme les Témoins de Jéhovah, dont parlaient mes cousins. Ils vont toujours par deux... Raté ! Ils sont trois.

C'est curieux d'en rencontrer si tard, dans la matinée. Mais, je crois qu'ici, à la frontière de l'Yonne, il ne faut s'étonner de rien. Nous ne sommes plus en France.

Courage ! Encore deux ou trois kilomètres et nous serons à pied d'œuvre.

Mon dieu ! Qu'est-ce qu'on est secoué ! Je n'ai jamais vu une route aussi mauvaise. Il y a des nids de poules partout...

Soudain, un soleil fulgurant nous éblouit. L'effet est saisissant. Vite ! Le temps pour moi de baisser mon pare-soleil... Ouf ! Ça va mieux.

Réflexion faite, ce n'est pas surprenant. Nous venons de quitter l'ombre forestière et il n'y a plus d'arbres pour arrêter l'astre solaire... Vu qu'à présent, autour de nous, c'est le règne des prés et des champs, avec, encore quelques vaches à robe blanche, en train de paître paisiblement. Après tout, je ne pouvais pas rêver meilleur accueil. Il n'y a rien à craindre, les augures sont de mon côté.

C'est alors qu'au loin, niché au creux d'un vallon, qu'est-ce qu'on aperçoit... ? Une concentration de toits, avec la flèche ardoisée d'un clocher qui dépasse, comme un pâtre surveillant ses brebis. Mais rouges, les brebis, avec la luminance d'une toiture métallique de hangar, comme un chien de berger à la lisière d'un troupeau...

C'est Lhormeux ! Tout Lhormeux. Un petit village d'apparence charmante. Je ne sais pas pourquoi, mais je sens que je vais m'y plaire.

J'amorce la descente... Quelques virages serrés... Sur le bas-côté, un panneau rectangulaire de couleur crème, bordé de rouge, indique bien « *Lhormeux* ».

Donc, pas d'erreur.

Néanmoins, ma mère avait raison, qui avait déclaré que ce n'était pas tout près... Ici, nous sommes loin des axes principaux de circulation. Même que c'est le genre de commune à côté de laquelle on pourrait passer, sans la voir.

Ce qu'il me faudrait, c'est trouver la maison du maire... Mais, j'ai beau traverser le village de part en part... Personne ! Le désert. Pourtant, il est onze heures du matin. Où sont donc passés les habitants ?

Demi-tour droite... Je refais le chemin en sens inverse. C'est alors que, sur notre gauche, devant un véritable gourbi, « bas sur pattes » et au toit de chaume à la limite de l'effondrement, j'aperçois un individu, sans âge et au singulier déhanché, en train de déambuler le long d'une rue sans trottoirs.

Il court plus qu'il ne marche, à grandes enjambées, courbé vers on ne sait quel but. Bizarre ! En pénétrant dans la localité, nous n'avions pas remarqué le galetas...ni l'individu en question. Il est vrai que l'esprit occupé à chercher notre chemin, nous n'y avons pas pris garde.

L'homme fait peur. Au fait, à y regarder de plus près, avons-nous bien à faire à un homme ? Ou à un enfant prématurément vieilli ?

Nous avons le curieux sentiment d'avoir en face de nous l'un de ces attardés mentaux, dont avaient parlé mes cousins, fruit d'accouplements consanguins. Sa tête disproportionnée qui l'attire vers le sol, donne l'impression que c'est elle, qui le tire vers l'avant... Et celui-ci de brasser alternativement l'air de ses bras, un peu comme ces baigneurs qui, au lieu de nager, se déplacent sur le fond d'une piscine, en chassant l'eau qui les cerne.

« Si vous voulez savoir si une personne est nette, vous n'avez qu'à le faire marcher devant vous ! », m'avait affirmé, un jour, notre médecin de famille. Il ne pensait pas si bien dire. Il fallait venir ici, pour en avoir la parfaite illustration.

Mais cette tête ! Mon Dieu ! Cette tête ! Et cette figure visage simiesque, couverte de rides et bouffie d'hydrocéphalie ! Sans oublier le bec de lièvre très prononcé qu'il arbore ! Et sa chevelure rousse qui ressemble à un balai de coco ! Une véritable foire du Trône à lui tout seul !

Je peine pour ne pas faire montre d'horreur. Pourtant, je n'ai pas le choix, alentour, il n'y a que lui. Je risque :

– S'il vous plaît... (dois-je le vouvoyer ou le tutoyer ?) ... la maison de monsieur le maire ?

Contre toute attente, il désigne ses oreilles, en secouant négativement ce qui lui sert de tête.

– Onk, fait-il... Onk...

C'est bien notre veine, il est sourd. Et muet. En plus, ils poursuit son chemin, sans autre forme de procès. Sidérant ! Je lui fais signe d'attendre. Il me dévisage, l'œil flottant.

Rapidement, j'extrais un crayon puis un bout de papier enfouis dans ma boîte à gants et j'écris : « La maison du maire ? »

D'un geste brusque, il m'arrache presque le papier des mains, l'examine et le retourne dans tous les sens, comme le ferait une poule qui aurait trouvé un couteau....

Nous voilà bien. Il ne sait pas lire.

Alors, posément, je lui demande de bien regarder mes lèvres :

– Onk, dit-il, encore... Onk...

– Le...mai...re, expliqué-je, en parlant haut et en articulant le mieux possible, en détachant bien chaque syllabe.

Aussitôt, ses yeux de s'éclairer. Ça y est ! Il a compris. Même qu'il nous fait signe de le suivre... nous, en voiture ; lui, à pied. Il est vrai que – et c'est bien malheureux à avouer –, étant donné le physique du jeune homme plus proche d'un Quasimodo que d'un Gary Cooper, je ne tiens pas à le faire monter.

Voilà mon premier contact avec les gens du village... Ce qui me laisse augurer du pire. J'espère, du fond du cœur, que tous les Lhormois ne sont pas tous dans cet état-là.

Enfin, à une bonne centaine de mètres plus loin, il s'arrête devant une ancienne bâtisse au crépi d'un gris délavé :

– Onk...onk, répète-t-il encore, en sautant littéralement sur place, le bras tendu vers la maison. À la manière d'un gorille.

Je comprends que nous somme arrivés...

CHAPITRE 4

FÉLIX PIQUET, MAIRE ET TUEUR DE COCHONS

– Alors comme ça, c'est vous le p'tit nouveau ?

– C'est moi.

– Parfait. Prendrez bien un p'tit apéro. Germaine ! La bouteille et deux verres !

– Sans façon.

– Pas d'manières entre nous. D'abord c'est l'heure. Puis faut c'qui faut. Je r'viens d'un enterrement qu'était pas bien gai. J'ai besoin de me remonter le moral. En plus, on se doit d'arroser votre arrivée. Voyez bien que vous n'avez pas l'choix.

Tel est Félix Piquet, maire et tueur de cochons. Nous avons à faire à un homme simple, d'allure bonasse, qui, de ce fait, attire immédiatement la sympathie. Autrement dit, avec lui, pas de chi-chi !

– On trinque, nous propose-t-il, en entrechoquant les verres.

– Et vous, madame, vous ne buvez pas ? Demandé-je à sa femme.

– Uniquement quand j'ai mal aux dents.

Ce qui nous laisse augurer du pire, quant au degré alcoolique du produit en question. Ce qui, a contrario, semble convenir parfaitement à notre hôte. Et hop ! Cul sec !

– Remets-nous ça, Germaine, réclame-t-il en passant sa langue sur ses lèvres gourmandes, tout en faisant claquer ses bretelles, d'un air évident de contentement, alors qu'elle vient juste de ranger la bouteille, par précaution.

Puis, comme il voit que nous n'avons pas encore goûté au doux breuvage...

– Allez, vous autres ! On ne meurt qu'une fois, fait-il encore, en s'esclaffant.

Il explique ensuite que monsieur Lebon, mon prédécesseur a eu des ennuis avec les parents – c'est la raison pour laquelle le poste est vacant –. À tel point que, déçu de l'enseignement, il s'est inscrit pour un stage d'un an à l'École normale, afin d'obtenir le diplôme de rééducateur. Et pour ne pas être en reste, son épouse, institutrice au petit village voisin de Vallières, lui a emboîté le pas. De cette manière, ni l'un ni l'autre n'auront à faire la classe – leur rôle consistera à accueillir des enfants, une heure ou deux par semaine, individuellement ou par petits groupes de trois ou quatre, pour combler leurs lacunes, leur donner le désir d'apprendre et les aider à acquérir l'estime de soi, afin de s'adapter aux exigences scolaires ; le tout par l'intermédiaire du jeu. Tout un programme.

– La planque, quoi ! enchaîne Félix Piquet. Ça n'empêche que Lebon, il a réussi le tour de force de se mettre mal avec tout le monde. Même qu'il y en a qui l'attendaient avec un fusil ! J'ai toujours dit qu'il faut pas s'occuper de religion, surtout quand on est dans l'enseignement. Parce que, après, ça finit toujours mal. C'est ce qui s'est passé. Vous les verrez, forcément, vu qu' ils reviendront tous les deux, le week-end. Parce que, durant la semaine, c'est l'École Normale qui va les héberger. Ce sera vos voisins, puisque les municipalités sont tenues de leur laisser le logement de fonction, durant leurs études. C'est çui qu'est contre le vôtre... On ira le voir tout à l'heure. Au fait, qui qu'est donc qui vous a montré où j' habitais ?

Je lui explique que c'est un petit vieux à l'air encore jeune. Un handicapé qui habite le cagna, juste à l'entrée du village.

– Ah, La Cruche ? C'est comme ça qu'on l'appelle ici. Pour sûr, il est salement handicapé. Mais « Un p'tit vieux...un p'tit vieux »... vous en avez d'bonnes. Vous savez l'âge qu'il a ?

Je secoue négativement la tête.

– Quatorze ans !

– Quatorze ans !?

– On pourrait se tromper. Après tout, faut pas s'étonner, enchaîne-t-il. Les parents boivent comme des trous, dit-il en vidant son verre. Alors, qu'est-ce que vous voulez qu'ça donne ? Vous savez combien ils en ont, des gosses... ? Treize ! Sans compter deux qui sont morts et une petite qui ne sort jamais, parce qu'elle est aveugle. Mais vous faites pas d'bile, vous allez voir débouler ses frères et sœurs à la rentrée. Pas tous d'âge scolaire, heureusement pour vous. Je ne vous dis pas le boulot que vous allez avoir avec eux. Parce que chez eux, y en a pas un de fini. Par contre, on leur doit une fière chandelle. Parce que c'est grâce à eux, si on a pu maintenir l'école.

Et le maire de confabuler, passant d'un sujet à l'autre, de potins plus ou moins gratinés, en ragots sans retenue et en anecdotes piquantes – il est inarrêtable –. Et sa bonne humeur est franchement communicative.

Pour en revenir à « l'aspect extérieur » de notre interlocuteur, peu lui chaut qu'il soit trapu, qu'il ait les jambes en parenthèses, qu'il marche comme un culbuto, qu'il soit mal rasé, qu'il ait des joues cramoisies, un nez de framboise bien mûre, des oreilles décollées et des cheveux en bataille, monsieur le premier magistrat est bien dans « sa peau ». Il n'y a qu'à le voir dans son pantalon de velours rapiécé aux genoux et au séant, dans sa chemise à carreaux trouée couleur lentille, avec ses caoutchoucs verts couverts de rustines et sa ceinture de flanelle, qui fait deux ou trois fois le tour de son ventre bedonnant... il est à croquer.

Quant à son épouse, qui doit en avoir l'habitude, elle ne semble pas plus troublée que cela par les plaisanteries douteuses dont il fait parfois un usage immodéré.

Il s'agit d'une femme à l'ancienne, plutôt taiseuse, vêtue d'une ample jupe noire de paysanne, d'un tablier pied de poule à bavette et qui porte un fichu gris sur sa tête. Si le visage est ingrat, il respire néanmoins patience, douceur et sympathie – autant de qualités nécessaires pour supporter un compagnon toujours content de lui et de ses blagues, mais sans doute très généreux, mais aussi très autoritaire. Ce qui laisse présager de l'atmosphère qui doit régner lors des réunions du conseil.

– Buvez ! Mais buvez donc ! répète-t-il. Ça ne peut pas vous faire du mal. Pensez ! Du pur fruit, distillé l'an dernier. Une bonne année à prunes que celle-là. Faut s lever tôt pour en voir de pareilles.

Mon père, discrètement, est arrivé à bout du breuvage en l'ingurgitant, petite gorgée par petite gorgée. Ce qui n'est pas mon cas, qui me risque à vouloir imiter mon hôte... Et hop ! dans le cornet ! Hélas ! Mal m'en prend ! Je m'étrangle. Me lève aussitôt sec. Cherche de l'air. Me tient au rebord de la table, rouge comme une écrevisse. Pleure. Éternue... Avec la curieuse sensation d'avoir les yeux sortis de leur orbite.

Papa, inquiet, s'évertue à me donner de grandes claques dans le dos.

– Excusez-le, fait-il, gêné. Il n'a pas l'habitude des boissons fortes.

Ouf ! Le plus dur est passé. Je me rassois, le visage inondé de larmes.

– Qu'est-ce qui m'a foutu un conscrit pareil ! proteste Piquet, en se resservant un troisième verre. Ça n'a point d'santé ces gaillards-là... ! Vous verrez, ajoute-t-il de façon prémonitoire, encore une semaine ou deux parmi nous et vous finirez par vous y faire. On parie ?

Je n'ai pas du tout envie de parier.

– Si nous allions visiter la classe ? lui proposé-je, une fois remis de mes émotions, histoire de couper court.

– On y va. (Et hop ! Un dernier petit coup... « celui de l'étrier ».) Germaine, le double des clefs ! commande-t-il. Les autres, Lebon ne les a pas redonnées... Marchez devant, du temps qu'elle les trouve. Vous verrez bien. C'est à droite. Presque à la sortie du village. Derrière la mairie.

Quelques minutes après...

– Alors Germaine, ça vient ?

– J'les trouve point.

– Tu les avais mises dans l'comptier !

– Ça y est ! J'les ai !

Un quart d'heure plus tard, une fois la porte de l'école ouverte...

Oh ! Qu'est-ce que c'est que cette odeur ? Ça sent la poussière et ça empeste le fuel.

C'est tellement désagréable que cela gêne considérablement mon père qui souffre d'allergies à la voltigeante¹. À tel point que, pris de violents éternuements – un peu comme moi, tout à l'heure, avec

l'élixir de Piquet –, il se précipite sur une fenêtre pour l'ouvrir toute grande et respirer l'air extérieur... Ouf ! Il était moins une.

– Qu'est-ce qui vous arrive ? demande le maire.

– Le rhume des foins.

Après avoir mouillé plusieurs mouchoirs, la crise est enfin passée.

Pour en revenir à la classe, il s'agit d'une grande pièce aux murs chocolat, au plafond haut perché, doté aux angles, de respectables toiles d'araignées peuplées par plusieurs générations de locataires, et au tableau noir ponctué de trous, qui lui donne une apparence vermoulue, due au passage répété des pointes de compas. Sans oublier la quadruple rangée de pupitres inclinés, en bois massif, truffés de graffitis et de prénoms taillés au canif, et auxquels sont associés des bancs.

Voilà pour l'aspect général.

Quant au détail, il ne vaut guère mieux... Sur les étagères, couvertes d'une fine poudre grise, s'empile le vrac des manuels scolaires, sur les couvertures desquelles il faut souffler, afin de pouvoir en lire les titres.

Plus loin, une armoire vitrée avec des bocaux aux couvercles poussiéreux, renferment tout un bestiaire fantastique, baignant pour moitié dans le formol – on reconnaît vipères, couleuvres, lézards, grenouilles et crapauds, que je me promets de libérer au plus tôt –. Sans oublier les

1. Poussière (argot)

insectes : cigales, grillons, scorpions et autres phasmes. Sans compter tout un lot d'échantillons de diverses essences de bois, d'outils et d'armes préhistoriques, datant de l'âge de la pierre taillée et de la pierre polie, de poids en cuivre et en fonte avec leur balance Roberval, suivis de toute une théorie de minéraux, et j'en passe. Ainsi que l'indispensable chaîne d'arpenteur. Puis, les bûchettes, bouliers, bouteilles d'encre bleue et rouge, pointes Bic, buvards, protège-cahiers, ardoises et cahiers.

À côté se dresse une bibliothèque également vitrée et pleine à craquer de livres couverts d'un papier bleu, aux tranches jaunies par le soleil ; laquelle menace de s'écrouler – le pied manquant ayant été remplacé par deux briques posées l'une sur l'autre.

Quant au bureau du maître, il est à l'image des tables : incliné et maculé de taches d'encre – visiblement, un flacon ayant été renversé –. En soulevant l'abattant, je découvre plumes Sergent-Major, gommes, crayons à papier Baignol et Farjon et crayons d'ardoise, rangés avec une minutie de fonctionnaire.

Enfin, au fond, à droite, dans un coin où ont été entreposées cartes murales Vidal-Lablache et images « Rossignol » – à se demander comment il n'y a jamais eu le feu ! –, trône un énorme Godin avec de larges flaques de mazout à l'entour. C'est à peine exagéré de dire qu'il y en a sans doute autant par terre que dans le réservoir – les vacances n'ayant pas suffi à les sécher toutes.

– Votre royaume ! s'écrie Piquet, en tendant son bras, d'un geste théâtral.

Un linoléum, par endroits déchiqueté, laisse entrevoir un plancher de chêne aussi brun que le tableau. Lequel est maculé de boue sèche avec, par ci par là, des moutons qui paissent tranquillement et qui roulent sur le parterre en raison d'un courant d'air provoqué par le maire, qui vient d'ouvrir toutes les fenêtres pour aérer.

– Ne manque plus que le berger pour les balayer, fais-je remarquer à monsieur Piquet, en les montrant du doigt. Même qu'il faudrait se dépêcher de faire le ménage, car la rentrée, c'est pour bientôt.

– Mais, le berger, c'est vous, me répond-il, sans ambages.

– Comment ça, « c'est moi » ?

– Vous n' pensez tout d' même pas qu' on va vous payer une femme de ménage, s'insurge-t-il, les mains sur les hanches. Pas question. Après, qui c'est qui va rouspéter après moi si j'augmente les impôts ?

Sur ce, il m'explique que le non recours à une employée, c'est autant d'économisé par la municipalité, pour l'achat des livres, des cahiers et du matériel scolaire, dont je vais avoir besoin. Même que, selon lui, je dois m'estimer heureux avec ce que j'ai déjà.

Comme je m'étonne de la vétusté des manuels, dont les trois-quarts sont à remplacer, il déclare que monsieur Lebon, mon prédécesseur, n'avait pas que des défauts. Il était très économe et me recommande d'en faire autant. Ce qui, d'après lui, est important, dans une commune, pour se faire bien voir par la population – à bon entendeur, salut.

Cette mise au point ayant été faite, et pour connaître l'effectif de la classe, j'ouvre le tiroir du bureau, qui dans un premier temps, me résiste. M'empare du registre d'inscriptions et du cahier d'absences. Et constate que huit élèves de CM2 entrent cette année en sixième – non ! sept, vu que devant le nom de « Benjamin Berthaud », Lebon a écrit : « Redouble ».

– Trois nouveaux devraient rentrer, m'avertit Piquet. Par contre, pour le petit Thomas, je crois que sa mère ne le mettra pas cette année. Elle préfère attendre un an de plus, avant de le mettre à l'école. À moins qu'elle ait changé d'avis. Il faudra voir avec elle. Mais je vous préviens. Elle est bizarre. Peut jamais faire comme tout l'monde.

Je fais un rapide calcul : trois ou quatre élèves en Section enfantine, deux en CP, deux en CE1, trois en CE2, cinq en CM1 et quatre en CM2, pour un total de dix-neuf ou vingt enfants, en tout et pour tout ; nous sommes au-dessous du seuil de fermeture – ce que je fais remarquer au maire.

– On ne se laissera pas faire. De toute façon, l'Inspection est plus coulante, dès qu'il s'agit des classes uniques. Enfin, des gosses, il peut aussi en venir d'autres.

Il ne faut pas rêver. Les petits villages se dépeuplent. La preuve ! L'an dernier, l'effectif était de vingt-trois élèves.

D'ailleurs, qui peut venir s'installer à Lhormieux ? Dans ce trou perdu, où il n'y a pas de travail ? Mis à part une ou deux familles qui ont là leur maison et dont le chef de famille travaille en ville, il ne reste plus que des personnes âgées. Il n'y a qu'à voir toutes ces maisons qui tombent en ruines, pour comprendre que les petites communes, comme Lhormieux, sont condamnées à mourir. C'était la situation évoquée par mes cousins.

Après avoir calmé mon guide, qui de nouveau commence à s'échauffer, je me fais remettre les clefs – dans ma poche, c'est plus sûr –. Maintenant, direction mon futur logement de fonction ; lequel est situé sur la place du village, dans l'ancienne école, que l'Inspection a fait fermer.

– Ça va faire trois ans, explique encore le premier magistrat . Par manque d'effectif. C'était la femme de Lebon, qui avait été nommée là et qui a dû partir pour Vallières. On s'était pourtant battu. Même que l'inspecteur était venu, tout endimanché. Mais les parents d'élèves l'attendaient de pied ferme. Ah, le bougre ! Il est pas resté propre bien longtemps. À peine descendu de voiture qu'ils l'ont bombardé d'œufs et de tomates. Ah, il était beau l'cadet ! Son costume, l'était bon pour le pressing. Bien fait ! Alors, il a pris ses cliques et ses claques. Depuis on ne l'a plus jamais revu.

Mais le soir-même, qu'est-ce qu'on voit arriver ? Je vous le donne en mille ! Des flics, en Estafette. « Qui c'est qu'a jeté des cailloux sur la voiture de monsieur l'inspecteur ? », qu'il braillait l'chef. « Hé la, oh ! Du calme ! », qu'on a fait, en s'approchant du véhicule – les poings serrés et pas

contents du tout –. « Les cailloux, c'est pas nous », qu'on lui a répondu, indignés. Il a fait: « Bon, bon ! ». Puis on les a invités à boire un canon au bistrot, parce que nous, comme je vous l'ai déjà signalé, à Lhormeux, on a le sens de l'accueil. Après, ils sont repartis... Il ne faut pas se foutre du monde ! Par contre, la classe, elle a bel et bien été bouclée. C'est bien pour cela que je vous dis que s'ils nous en ont fermé une, ils ne nous en fermeront pas deux. Sinon ça va barder.

C'est là qu'il est vot' logement, dit-il, en m'indiquant une superbe bâtisse au crépi jaune, entièrement remis à neuf. D'après ce qu'il m'explique, « à gauche, c'est chez Lebon, à droite, c'est chez vous ! ».

Nous traversons l'ancienne cour de récréation gravillonnée, située entre un vaste préau et un potager. Et, contournons l'imposant bâtiment pour accéder à une courette, située entre le muret d'un jardin en surélévation et le mur de la bâtisse. La première entrée, c'est celle des Lebon. La seconde, un peu plus loin, c'est la mienne.

– La municipalité ne mégote pas sur le bien-être de ses enseignants, commence-t-il encore, en tournant la clef dans la serrure...

Soudain, il se retourne et demande :

– ...elle est loin, votre voiture ?

– Pourquoi ?

– La Germaine, elle m'a pas donné la bonne clef. Attendez moi là, j'reviens.

Et mon guide de faire demi-tour.

Heureusement pour lui, comme un gosse passe à vélo, il le hèle et l'envoie chez lui pour nous rapporter la clef en question.

Vingt bonnes minutes après, celui-ci, enfin de retour, nous surprend en train de picorer les raisins de la treille voisine, histoire de tuer le temps :

– La Germaine, elle a eu du mal à la trouver, nous apprend-il.

– Merci, fait le maire, en s'emparant de la clef. Pour ta récompense, tu peux manger autant de raisins que tu veux. Par contre, fais gaffe à la chiasse.

Il pousse la porte qui racle le sol carrelé – désagrément qui ne doit pas dater d'hier, vu les rayures blanches en arcs de cercle, que l'on aperçoit à la surface des tomettes rouges.

Nous pénétrons, tout de go, dans un vestibule, aux murs vert pomme, doté d'un ballon d'eau chaude suspendu et d'un superbe escalier vernis, accolé au mur droit de la pièce.

– Tout est en chêne, précise-t-il. Même les planchers.

À gauche se tient une cuisine de couleur orange, carrelée. Après avoir ouvert les volets, on peut juger de sa luminosité. Rien à dire de plus à ce sujet, sinon, qu'elle est grande – aucun meuble, naturellement ; mais un évier blanc, en faïence.

Par contre, la vue qu'elle offrira sur la courette et le jardinet, une fois les carreaux passés à l'Ajax-vitres, sera très agréable.

– Pourrez jardiner, fait encore le maire. Le grand, devant, c'est réservé aux Lebon. Mais ils en font rien, vu qu'avec leur religion à la noix, ils sont débordés.

Ce qui m'inquiète, ce sont les grappes de mouches, qui pendouillent aux encadrements intérieurs des fenêtres, et que leur ouverture n'a pas eu l'air de beaucoup déranger. Il y en a des centaines et des centaines. Des nids entiers. Malgré tout, il y en a une vingtaine, qui se sont désolidarisés du racème et qui, une fois réveillées, tourbillonnent autour de nous – certaines se pendant à nos cheveux, après avoir désagréablement bourdonné à nos oreilles –. Mais, Félix Piquet de se montrer rassurant :

– Un peu de Fly-tox et vous en serez débarrassé... C'est immanquable. Ça fait longtemps que le logement n'a pas été habité. Vu que çui d'à côté suffit aux Lebon.

Plus loin une porte s'ouvre sur une pièce immense, au plancher de chêne vernis, tout comme l'escalier – ce que n'avait pas manqué de souligner le maire à peine étions-nous rentrés –, et dont les fenêtres donnent sur le potager en friches des Lebon, que nous avons entraperçu tout à l'heure, en traversant la grande cour de récréation.

Le papier mural à fleurs, de bonne qualité, n'est pas du tout défraîchi. Et une superbe cheminée de marbre rouge, finement ciselé, procure à cette pièce un raffinement certain. Je compte bien en faire ma chambre, mon bureau ainsi que ma salle à manger – lorsque je recevrai du monde.

– Bien vu, fait encore mon guide, que j'avais oublié, tant j'étais admiratif. Vous n'aurez même pas besoin d'occuper les deux chambres du premier. Comme ça, vous ferez des économies de chauffage.

Il a raison. Les pièces sont tellement spacieuses, que le célibataire que je suis peut s'en contenter. D'autant plus qu'elles ne vont pas être faciles à chauffer, à cause de leurs plafonds extrêmement hauts. D'autant plus que je n'ai toujours pas de poêles. Et pas d'argent pour en acheter. Sans compter le mazout à commander... Bref ! Autant de petites contrariétés qui incombent au locataire que je suis devenu ; alors que c'était le cadet de mes soucis, lorsque j'étais logé par le CROUS¹ ou chez mes parents.

Pour les meubles, par contre – puisque le logement est nu –, mes parents en ont tellement dans leur sous-sol, qu'ils pourront me dépanner. Ne reste que le problème du transport. Comment les rapatrier jusqu'à Lhormeux ? Un déménagement par un professionnel va me coûter les yeux de la tête !

– Pas de souci, intervient encore le maire, prêt à rendre service. J'ai une camionnette, je la mets à votre disposition.

Ouf ! Il me retire une belle épine du pied. Et je lui en sais gré. D'autant plus qu'il se propose de venir lui-même, gratuitement, à Vendevre, pour m'aider, vu que mon père, qui est âgé, ne peut pas porter des charges trop lourdes. Quant à ma mère, étant données ses difficultés à marcher, on ne peut pas compter sur elle non plus.

– Lorsque je vous disais que les Lhormois savent vivre, conclut-il, modestement.

Enfin, il m'invite à visiter le premier étage :

– Que vous l'utilisiez ou non, peu importe, puisque tout est à vous. Mais ça vaut l'coup d'œil.

Nous montons l'escalier... Un pallier. Une penderie au milieu. Deux portes en chêne. Elles sont ouvertes...

Ooh !!! Un mot. Un seul. Superbes ! Les chambres sont, effectivement, de toute beauté.

Ce sont de vastes pièces à feu, aux cheminées de couleur blanche ou mastic, aux papiers peints de bonne facture et aux planchers qui luisent comme des miroirs – Mais nous avons été prévenus.

– C'est vrai que pour vous, c'est un peu grand, explique-t-il. Mais, vous avez de quoi voir venir... si un jour vous faites souche.

Je lui rappelle que je suis ici pour un an seulement. Et que je suis célibataire.

– On ne sait jamais de quoi demain sera fait. La receveuse aussi est un cœur à prendre. Comme le bureau de poste est à côté ... tout peut arriver, conclut-il, en me remettant les clefs, et en éclatant d'un rire bien sonore.

Puis, après être convenu d'un jour pour le déménagement, nous nous quittons non sans avoir été conviés à prendre un dernier verre... que nous refusons. D'autant plus que nous devons rentrer au plus tôt à Vendevre ...afin de préparer mes valises.

1. Centre Régional des Œuvres Universitaires et Scolaires : service public de la vie étudiante, qui a pour but de favoriser l'amélioration des conditions de vie et d'études des étudiants.

À SUIVRE